

Franse Taalbeheersing 1 : Spreek- en Schrijfvaardigheid, Prof. I. Van Acker

Exercices de prononciation

Lisez à haute voix les phrases suivantes, en prenant soin de bien articuler.

1. Elle est belle, cette dentelle! Quelle foule !
C'est plus facile d'y aller à pied.
Estelle est folle d'y aller seule.
2. Le plastique ne me plaît pas tellement.
Il est difficile d'améliorer le rendement de l'ensemble.
3. La radio a retransmis une émission sur la Russie.
Gérard a tardé à remplir le formulaire pour obtenir une bourse.
4. J'ai cherché dans différents dictionnaires.
Aurélié a perdu son passeport.
5. Ensuite, les voleurs se sont enfuis dans la nuit.
Je suis ici depuis huit jours. Et lui ?
6. François prépare le jus de poire avec soin.
Louise a les bras enfouis dans les poches de son manteau de soie.
Combien de fois a-t-il pris la fuite !
7. La France est une construction ultra-centralisée.
Certains le trouvent très bien, d'autres y voient un inconvénient.
Est-ce un mouvement opportun ?
8. C'est une loi injuste et inefficace.
Cet individu nous a invités. C'est inimaginable.
9. Malgré ses propos incompréhensibles, il a eu un succès inespéré.
L'inondation a fait des dégâts incroyables.
La pauvre innocente est restée immobile dans l'incendie.
10. C'est un avantage. Je trouve ce plat plutôt insipide.
Il faut que tu le saches : ton ange n'est pas si sage.
11. La mouche bouge dans sa cage, c'est louche.
Il faut chercher une solution plus avantageuse.
12. Elise refuse de faire la vaisselle. Il ne faut pas baisser les bras.
Ils finissent par prendre une décision en vitesse.
13. Tous les Français aiment-ils le vin ?
Ils sont tous contents, mais pas tous les jours.
Merci pour les ciseaux et pour cette friandise.
14. J'ai reçu une lettre de mon oncle qui a vécu en Afrique.

Ceci me semble faux. Donne-moi cet aperçu.

15. Beaucoup s'interrogent sur la sécurité des passagers en cas de gel.
Les gémissements dans le ghetto. La girafe grelotte et le gorille geint.

16. Le gigot doit mijoter. Les gitans dansent la gigue.
Quelle gaffe ! Tu mérites d'être giflé.
Bois une gorgée de bière, Gilbert, mais pas si goulûment.

17. L'architecte est allé voir sa psychologue.
Rétablissons le contact. C'est quasiment impossible.

18. Bien des stéréotypes continuent à imprégner nos mentalités.
Cette fille n'est jamais tranquille quand elle revient de la ville.

19. Les manifestants ont pillé les magasins du centre de Lille.

20. Ils sont habitués aux innombrables polémiques que suscite ce sujet.
Quels outils allons-nous mobiliser ?

4 saisons Grand Corps Malade

A l'arrivée du mois de décembre
j'ai bien regardé
la hauteur du ciel descendre
et l'hiver arriver

j'étais presque content de le voir
en l'observant se déployer
j'ai mis une veste au-dessus de ma
veste
pour pas trop cailler

j'ai vu la nuit qui tombait tôt
et les gens qui marchaient plus vite
j'ai vu la chaleur des bistrots
avec de la buée sur les vitres

là-dessus la nature est fidèle
j'ai vu le jour se lever tard
j'ai vu les guirlandes de Noël
qui me foutent le cafard

j'ai aimé avoir les mains gelées
pour les mettre au fond de mes poches
j'ai adoré marcher dehors
quand tu sais que la maison est proche

j'ai souri bêtement
en voyant qu'il n'y avait plus de fleurs
sur les balcons
j'ai regardé le ciel tout blanc
y avait même des flocons

certains matins j'ai vu que le givre
avait squatté derrière les fenêtres
j'ai vu les gens revenir du ski
avec la marque des lunettes

je commençais juste à m'y habituer
mais les jours ont rallongé
j'ai compris que le printemps
allait emménager

le mois de mars avait tracé
en un battement de cils
et on m'a dit qu'en avril
faut pas se découvrir d'un fil

mais moi j'ai peur de rien
alors malgré les dictons vieillots
j'ai enlevé une de mes deux vestes
pour pas avoir trop chaud

j'ai vu les arbres avoir des feuilles
et les filles changer de godasses
j'ai vu les bistrots ouvrir plus tard
avec des tables en terrasses

y avait pleins de couples qui
s'embrassaient
c'est les hormones, ça réagit
c'est la saison des amours
et la saison des allergies

c'est vrai que j'ai eu le nez qui coule
et je me suis frotté les yeux
mais j'ai aimé la chair de poule
pendant un coup de vent affectueux

sur les balcons ça bourgeonnait
j'ai ri bêtement à cette vision
j'ai regardé le ciel bleu pâle
y avait même des avions

ma factrice a ressorti le vélo
j'étais content pour elle
content aussi pour le daron
qui aime le retour des hirondelles

je commençais juste à m'y habituer
mais le thermomètre a augmenté
j'ai compris ce qui nous pendait au nez
c'était l'été

au mois de juin on change de teint
fini d'être albinos
c'est la période des examens
et puis celle de Roland Garros

ça sent les vacances à plein nez
il va être l'heure de se tirer
moi j'ai enlevé ma dernière veste
pour pas transpirer

j'ai vu qu'il faisait encore jour
même après le début du film
pour ceux qui ont des poignées d'amour
il est trop tard pour le régime

les mecs sont assez excités
et ça les préoccupe
que les filles sortent leurs décolletés
et leurs mini-jupes

j'ai aimé rechercher l'ombre
quand il y avait trop de soleil
j'ai aimé dormir sans la couette
pour rafraîchir le sommeil

sur les balcons c'était la jungle
il y avait plein de fleurs et plein de feuillage
j'ai regardé le ciel tout bleu
il y avait même pas de nuages

j'ai adoré conduire la nuit
la vitre ouverte en grand
avec le bras gauche de sorti
qui fait un bras de fer contre le vent

je commençais juste à m'y habituer
mais j'ai vu une fleur fanée
et j'ai compris que l'automne
était déterminé

c'est surtout à partir d'octobre
c'est la saison la plus austère
moi bizarrement je la trouve noble
c'est celle qui a le plus de caractère

j'ai vu les feuilles qui tournoyaient
comme des ballons de baudruce
j'ai remis une de mes vestes
avec une capuche

j'ai vu la pluie, j'ai vu le vent
les rayons de soleil malades
j'ai vu les K-ways des enfants
qui partent aux châtaignes en ballade

j'ai marché dans les feuilles mortes
et sur les trottoirs mouillés
j'ai vu les parcs changer de couleurs
ils étaient tout rouillés

j'ai aimé les lumières de la ville
qui se reflètent dans les flaques
et les petites bourrasques de vent
qui mettent les brushings en vrac

sur les balcons y avait que des branches
sans feuilles et sans raisons
j'ai regardé le ciel tout gris
y avait même plus d'horizon

et puis l'hiver est revenu
et les saisons se sont perpétuées
les années passent, la vie aussi
on commençait juste à s'y habituer

on est les témoins impuissants
du temps qui trace, du temps qui veut
que les enfants deviennent des grands
et que les grands deviennent des vieux

Stratégies de communication générale

Voici quelques phrases toutes faites qui peuvent être utilisées dans les contextes de communication indiqués. Bien sûr, ces petites listes ne sont pas exhaustives et peuvent être complétées, tout comme les expressions peuvent être adaptées à la situation concrète. Mais il peut être utile de mémoriser quelques-unes de ces formules pour participer avec plus d'aisance à des conversations en français.

Attention : les listes comportent aussi bien des phrases qui tutoient l'interlocuteur (= qui disent « tu », donc qui s'adressent à une personne connue, un ami, etc., dans un contexte plutôt familial) que des phrases qui utilisent le « vous » de politesse (pour s'adresser à une personne qu'on ne connaît pas bien ou dans un contexte plus officiel). Tenez compte de cette distinction, qui reste très courante en France.

Lancer une conversation

- À propos, vous saviez que ...
- À propos, vous avez entendu que ...
- Excusez-moi, je peux vous poser une question ?
- Pardon, pouvez-vous m'aider ?
- Dites, vous vous souvenez de ... ? Et bien, ...
- Tiens, tu te souviens de ... ? Et bien, ...

Terminer une conversation

- Bien, je vais vous laisser [je vais te laisser]. Le devoir m'appelle.
- Bon, je dois partir. On m'attend.
- Voilà, à plus tard. Je vous donnerai de mes nouvelles. [Je te donnerai...]
- C'est un plaisir de vous avoir rencontré / d'avoir parlé avec vous.

Quand on a du mal à s'exprimer

- Excusez-moi, comment dire ...
- Pardon, le mot m'échappe.
- J'ai perdu le fil de mes idées.
- Où en étais-je ? / Où en étions-nous ?
- Ce n'est pas ce que je voulais dire.
- Je vais reprendre.

Signaler qu'on ne comprend pas

- Pardon ?
- Que dites-vous ?
- Pardon, je n'ai pas (bien) compris.
- Qu'est-ce que cela / ce mot veut dire ?
- Pourriez-vous répéter s'il vous plaît ?
- Pourriez-vous parler plus lentement, s'il vous plaît ?
- Pourriez-vous reprendre ce que vous disiez à propos de ... ?

Vérifier si on a bien compris

- Si je vous ai bien compris, ...
- Je ne suis pas sûr(e) d'avoir bien compris. Vous voulez dire que ... ?
- Pardon, vous avez bien dit ... ?
- Vous voulez ... , c'est ça ?

Prendre la parole

- Si je peux dire quelque chose ...
- Permettez-moi de dire quelques mots sur ...
- Permettez-moi de participer à la discussion.
- J'aimerais réagir à ce que vous venez de dire.
- Juste une remarque, si vous me permettez.

Interrompre quelqu'un

- Excusez-moi de vous interrompre (mais...)
- Désolé(e) de vous interrompre, mais...

Insister, garder la parole

- Excusez-moi, je n'avais pas terminé.
- Un instant, s'il vous plaît, je termine.
- Permettez-moi de terminer ma phrase.
- Un instant, je vous prie. J'ai la parole.

Demander des précisions

- Qu'est-ce que vous voulez dire par là ? / par ... ?
- Qu'est-ce que vous entendez par ce terme ?
- Est-ce qu'il faut prendre ce terme au sens large / littéralement / au sens figuré ?
- Est-ce que vous utilisez ce terme au sens de ... ?
- Pourriez-vous donner un exemple ?
- Pourriez-vous préciser cette idée / votre raisonnement ?

Leo McKinstry, *The Spectator* (Londres) / *Courrier international*, 25/07/2018

Toutes les bonnes raisons de ne pas partir en voyage

Je n'ai jamais eu l'esprit aventureux. Déjà tout petit, à Belfast, je restais des heures allongé sur la table de la cuisine, sans manifester la moindre curiosité pour mon environnement. Un jour, une voisine, m'ayant aperçu par une fenêtre dans ma posture immobile, a frappé à la porte pour exprimer son inquiétude. *“Ne vous inquiétez pas, lui a dit ma mère. Il est souvent comme ça. Il ne veut aller nulle part.”*

Cette inertie m'a suivi jusqu'à l'âge adulte, elle se traduit par une aversion profonde pour les voyages. Pas une once de bougeotte chez moi. Je n'aspire pas à visiter des contrées lointaines, je ne feuillette jamais en rêvant les suppléments voyages des journaux. La plupart des gens ont envie d'explorer le monde qui les entoure. Moi, ça me serait parfaitement égal de toujours rester au même endroit. Je préférerais passer un week-end humide à Bridlington [station balnéaire du nord-est de l'Angleterre] plutôt que deux semaines à Barcelone.

J'avoue que cette façon de voir les choses va à contre-courant des conceptions de notre temps. Nous vivons dans une société obsédée par le voyage, où les gens recueillent des expériences exotiques avec autant d'enthousiasme que s'ils amassaient des biens. Les milléniaux, en particulier, ont l'air de croire que des voyages incessants sont non seulement indispensables à leur bien-être, mais aussi un gage de vertu. À l'heure de la mondialisation, le tourisme est devenu l'un des secteurs économiques les plus importants de la planète. Devenu encore plus juteux grâce aux vols bon marché et Internet, ce secteur fournit 1 emploi sur 11, tandis que le nombre de voyages à l'étranger atteint plus de 1 milliard par an.

Eh bien, ne comptez pas sur moi pour participer à ce culte du voyage. Si le voyage est la nouvelle religion, alors je suis un hérétique. Je n'ai pas de liste de choses à faire avant de mourir, pas de destination rêvée. Mon passeport est presque immaculé. L'autre soir, lors d'un dîner, une de mes amies m'a parlé de la maison qu'elle et son mari avaient fait construire au Sri Lanka. *“Tu dois venir la visiter”*, m'a-t-elle gentiment proposé. J'ai réagi comme si elle m'avait proposé d'adhérer au Parti communiste révolutionnaire. *“Ça ne risque pas !”* ai-je répliqué. Je n'ai fait que quatre vols long-courriers au cours de ma vie, les deux fois où je suis allé aux États-Unis et que j'en suis revenu, et j'espère atteindre un âge canonique sans avoir entrepris de nouveau voyage.

Étant donné notre moderne addiction aux transports de masse, mon insularité pourrait passer pour un trouble de la personnalité. Quand je parle autour de moi de cette phobie des voyages, mes interlocuteurs compatissent en supposant que je dois avoir peur de prendre l'avion. Mais ce n'est pas ça du tout. Malgré toutes les tracasseries sécuritaires de l'après-11 Septembre, j'aime bien l'agitation des aéroports, et je suis fasciné par l'aviation sous toutes ses formes, ce qui m'a amené à écrire trois livres sur le sujet. Non, le problème ce n'est pas le voyage, c'est la destination.

Un profond ennui s'empare de moi si j'imagine que je vais visiter un célèbre site touristique, que je ne connais que trop bien par une flopée de films et de photos. Il est certainement impossible de regarder la chapelle Sixtine ou le Taj Mahal autrement que d'un œil blasé. Certes, je dois avouer que je peux porter une telle attitude aux extrêmes. Un jour, dans ma jeunesse, j'ai eu un job d'été de coursier international : je transportais des colis sur des vols réguliers vers l'Europe et l'Égypte. Je me suis rendu douze fois au Caire via Francfort, mais j'ai toujours refusé de visiter les pyramides, même quand le représentant de la société de courses a proposé de m'emmener sur le site. *“Non merci, je le ai vues depuis le hublot”*, lui ai-je répondu, bien installé dans ma chambre d'hôtel à l'aéroport.

Mais l'idée de m'aventurer plus loin, comme un vrai voyageur, me terrifie. Me risquer hors des sentiers battus ? Ce serait me retrouver confronté à des problèmes de langue, de cartes routières, de toilettes, d'argent, de connexion Internet, de locations de voiture. Je ne tire aucun plaisir de l'inconnu, juste de l'anxiété. Autrement dit, je suis né inquiet, j'aime la routine de ma tranquille existence. On entend souvent dire qu'il faut sortir de sa zone de confort, mais je ne vois pas pourquoi. J'ai passé des décennies à construire avec soin ma propre zone de confort. C'est là que je veux rester, précisément parce que c'est confortable.

Je mentirais en disant que mon aversion pour les voyages est liée aux dégâts affectifs d'une terrible expérience à l'étranger que j'aurais faite autrefois, même si tout au long de ma vie ma principale impression après chaque voyage a été le soulagement d'être rentré chez moi. Dans ce contexte, on pourrait trouver paradoxal que j'aie une propriété à l'étranger, en plus de celle que je possède dans le Kent, mon épouse – une femme d'une tolérance remarquable – et moi-même ayant acheté une maison du XIX^e siècle dans le nord de la France il y a cinq ans. Mais cette retraite française fait encore ressortir mon excentricité, car cet achat m'a donné une nouvelle raison de ne plus voyager où que ce soit d'autre, tout en me permettant de créer une nouvelle zone de confort.

“*Voyager, c'est vivre*”, écrivait Hans Christian Andersen. Si c'est vrai, je passe à côté de quelque chose. Je risque de passer pour un frileux indécrottable aux yeux de nombreux voyageurs aguerris, qui préparent déjà leur prochain voyage pour la Patagonie. Aujourd'hui plus que jamais, l'envie de voyager est synonyme de raffinement et d'ouverture d'esprit. Un sentiment de supériorité morale est souvent fourré dans les bagages, à côté des tongs et de la perche à selfie.

Mais les globe-trotteurs devraient en rabattre un peu. L'addiction moderne pour les voyages est extrêmement dommageable pour la planète. Cette année, les autorités thaïlandaises ont dû annoncer la fermeture de Maya Bay, le paradis qui a servi de cadre idyllique au film à succès *La Plage*, avec Leonardo DiCaprio dans le rôle principal, du fait des ravages causés à son écosystème par le tourisme de masse. Selon des biologistes marins, 90 % des coraux ont été détruits par l'accumulation de déchets, les fuites d'huile moteur et les ancrages des bateaux.

Récemment, plus près de la Grande-Bretagne, Dubrovnik a réduit considérablement le nombre de visiteurs autorisés à visiter son centre historique, car l'afflux de touristes risquait de remettre en cause son statut de ville classée au patrimoine mondial.

Les routards bien-pensants laissent derrière eux une empreinte carbone aussi légère que celle d'une botte de chantier sur de l'asphalte frais. Mon empreinte à moi est la délicatesse même. Je suis peut-être un inculte doublé d'un casanier, mais pour ce qui est de sauver la planète, je pourrais donner des leçons à plus d'un.

Leo McKinstry

Activité

Vous êtes journaliste à la radio et vous accueillerez Leo McKinstry dans votre programme.

- Rédigez 3 questions que vous pourriez lui poser afin de faire comprendre au public son point de vue particulier concernant les voyages.
- Ensuite, proposez des variantes pour ces questions, en changeant le mot interrogatif, le type de question (est-ce que ; intonation ; inversion), etc.

Exprimer son opinion

Se positionner

<p>Personnellement, je suis pour le/la/les je suis favorable à un(e)/à la/au(x) + subst. je suis contre le/la/les je suis hostile à un(e)/à la/au(x)</p> <p>Les défenseurs et les adversaires d'une interdiction de fumer dans les restaurants. Les partisans et les opposants du féminisme. Les admirateurs et les détracteurs d'une personnalité politique.</p> <p>Ceux qui s'opposent à une certaine mesure ; ceux qui la défendent ou la soutiennent.</p> <p>Il faut évaluer les avantages et les inconvénients/désavantages. Nous allons peser le pour et le contre avant de prendre une décision.</p>
--

Présenter une opinion

<p>A mon/votre/... avis, Pour toi/elle/..., + opinion Selon lui/eux/..., D'après nous/vous/...,</p>
<p>Je crois/pense/trouve que Il me semble que Il est persuadé que + INDICATIF Nous sommes d'avis que Mon/Son/Notre/... opinion est que</p>
<p>Je ne crois pas que Il ne pense pas que + SUBJONCTIF Nous ne trouvons pas que</p>

A ton avis, faut-il permettre aux mineurs d'acheter du tabac ?

Selon moi, c'est une mauvaise idée.

Je suis persuadé que cela augmentera le nombre de fumeurs.

Mon opinion est qu'il faut rendre les jeunes conscients des dangers.

Je suis d'avis qu'il vaut mieux prévenir que guérir.

Je ne crois pas que ce soit une mesure raisonnable.

Construire un aéroport ici, c'est ce n'est pas	réaliste logique raisonnable rationnel malin	une mauvaise idée insensé absurde illogique inimaginable
---	---	---

Il est absurde de limiter l'accès aux personnes majeures.

Il n'est pas réaliste de penser que cet endroit se développera comme une capitale.

Il n'est pas raisonnable de dépenser tant d'argent pour rien.

Exprimer son accord ou son désaccord

Je (ne) partage (pas) ton avis.
ce point de vue.
l'opinion de Charlotte / Madame Dupont.

Je (ne) suis (pas) d'accord avec toi/elle/lui/vous/eux/elles.
ce que vous dites.
cela/ça.

Les députés **adhèrent à** la proposition du maire.
se rallient à
approuvent

Les syndicats **rejetent** les projets des employeurs.
désapprouvent
critiquent

Ils font/émettent **des réserves** sur la valeur de cette théorie.

Vous avez **tout à fait** raison !
Elles ont **totalemment** tort.
Je ne suis **pas du tout** d'accord avec vous.
Je ne partage **absolument pas** ce point de vue.

Elles ne sont **pas tout à fait** d'accord avec nous.
pas complètement
pas totalement

Oui, bien sûr, mais

C'est vrai, mais + opinion

Il est vrai que ... mais

Proposer ou réfuter une idée

<p>Je propose de ... Pourquoi ne pas ... ? Ce serait bien de ...</p> <p>+ INFINITIF</p>	<p>Pourquoi ... ? Arrêtons de ... Il ne sert à rien de ... Il est inutile de ...</p> <p>+ INFINITIF</p>
---	--

Le raisonnement

<p>Tu comprends ce que je veux dire ? Non, je ne te suis pas très bien. Je ne vois pas où tu veux en venir. Je n'arrive pas à suivre ton raisonnement. J'en conclus que tu as l'esprit confus. J'en déduis que tu ne veux pas me comprendre.</p> <p>Il y a beaucoup d'arguments en faveur de son projet. Son point de vue manque de clarté. L'auteur n'a pas une conception claire du problème. Faut-il concevoir le problème en des termes financiers uniquement ? Il y a plusieurs contradictions dans ses propositions.</p>
--

! Attention au verbe « manquer » dans ses différentes constructions et significations :

« manquer (à qn) » = être absent, faire défaut

Ce produit manque en magasin.
 Les mots me manquent pour parler de cet événement.
 Ses enfants lui manquent beaucoup.
 Il manque deux pages à ce livre.

« manquer DE qch. » = ne pas avoir en quantité suffisante

La sauce manque de sel.
 Cette organisation manque d'argent.
 Cet homme ne manque de rien.

« manquer qch. » = ne pas réussir, rater, laisser échapper ; ne pas assister à qch.

Il a l'impression d'avoir tout manqué dans sa vie.
 Il a manqué son train/le début du film/sa vocation.
 Elle a manqué une bonne occasion de se taire.
 C'est un spectacle à ne pas manquer.
 Il n'a pas l'habitude de manquer nos rendez-vous hebdomadaires.

Le doute et la certitude

Marie ne croit pas Benoît.	Elle doute de ce qu'il dit. Elle en doute souvent. Elle a des doutes sur les histoires qu'il raconte. Elle doute qu' il dise la vérité.
Anna sait que tu pars ?	Je suppose qu'elle s'en doute . Elle n'en est pas certaine/sûre/persuadée/convaincue . J'ai la certitude/la conviction qu'elle le sait.

! Attention à la différence entre **douter de** qch. (être dans l'incertitude, mettre en doute)
se douter de qch. (considérer comme probable, s'attendre à qch.)

Tu crois qu'il tiendra sa promesse ? Moi, j'en doute !
Après ce qui s'est passé, elle doute de tout.
Il existe à n'en pas douter un lien entre le développement régional et le tourisme.

Elle connaît nos projets ? – Hm, elle doit s'en douter après ce que nous avons dit.
Nous voulions les surprendre, mais ils se sont doutés de quelque chose.
Comme on pouvait s'en douter, le terrorisme est une fois de plus au cœur du débat.

Comment traduire « *niet iedereen* », « *niet alles* », « *niet alle...* »?

Niet iedereen zal akkoord gaan. **Tout le monde** *ne* sera *pas* d'accord.
Niet alles moet openbaar gemaakt worden. **Tout** *ne* doit *pas* être rendu public.
Niet alle kandidaten hebben het vereiste niveau. **Tous** les candidats *n'*ont *pas* le niveau requis.

Comparez :

Niemand zal akkoord gaan. **Personne** *ne* sera d'accord.
Niets mag openbaar gemaakt worden. **Rien** *ne* peut être rendu public.
Geen enkele kandidaat haalt het niveau. **Aucun** candidat *n'*atteint le niveau.

Exercice

Lisez les affirmations, exprimez votre désaccord et donnez un argument pour défendre votre avis.
P.ex. *Moi, je ne crois/pense/trouve pas que tous les hommes...*

1. Tous les hommes sont égaux.
2. Il y a beaucoup de différences entre les hommes et les femmes.
3. On devrait interdire les voitures dans les grandes villes.
4. Chacun a le choix de faire ce qu'il veut.
5. Un voyage enrichit toujours l'esprit.
6. La vie est plus facile pour les hommes que pour les femmes.
7. Le français est plus facile que l'anglais.
8. Les examens sont un reflet de l'intelligence des étudiants.

Audrey Fisné, *Courrier international*, 01/08/2019

Trottinettes électriques : des ombres au tableau

Présentée comme un moyen de transport écologique, la trottinette électrique cache aussi de nombreuses limites. Accidents, trafic, multiplication des travailleurs précaires en sont quelques exemples.

*“L’explosion de la ‘trottinette-mania’ est une évidence pour qui circule, ou marche, dans la capitale française”, constate **Le Temps**. Si, avec près de 15 000 trottinettes électriques, Paris arrive en tête des villes où l’on utilise ce moyen de locomotion, l’engouement est planétaire.*

Un engouement qui n’est pas, pour le moment, freiné par les limites inhérentes à cet emblème de la micromobilité. *“Le problème n’est pas tant la trottinette électrique que le ‘free floating’, c’est-à-dire le fait que ces véhicules ne soient pas rattachés à une station fixe et peuvent être garés n’importe où”, rapporte le quotidien suisse, dans un deuxième article. “Une pagaille épouvantable”, renchérit **The New York Times**.*

Accidents, vandalisme et paradoxe écologique

Les risques aussi se multiplient. *“Le nombre de chutes n’est pas anodin” pour **La Libre Belgique**, qui recense “traumatismes crâniens, fractures du nez, lésions à la colonne cervicale”... Des accidents mortels ont même déjà eu lieu en France, aux États-Unis ou au Royaume-Uni.*

D’autres limites apparaissent. *“Les actes de vandalisme sont une réalité” estime le journal belge qui note d’importantes “dégradations volontaires”.*

Mais il y a aussi un paradoxe écologique : *Il faut recharger la batterie, ce qui consomme de l’énergie. Les camionnettes qui viennent ramasser les trottinettes et les ramènent en ville polluent. La fabrication des batteries au lithium n’est pas sans effet sur l’environnement”.*

D’autant, ajoute *Le Temps*, que *“les trottinettes ne se rechargent pas par l’opération du Saint-Esprit, il faut des hommes pour faire tourner la machine”.* Le *“prolétariat de la trottinette électrique”*, déplore même le quotidien suisse, des *“travailleurs précaires, soumis à des revenus en baisse, des rythmes pénibles, une concurrence violente et une logistique pesante”.*

Le manque de cadre légal

Des faits qui illustrent le manque de cadre légal lié à la *“stratégie du fait accompli”* des sociétés de location, analyse **The Guardian**.

À Santa Monica, en Californie, les trottinettes électriques ont fait leur apparition en septembre 2017 presque du jour au lendemain – et ni les responsables municipaux, ni la loi n’y étaient préparés.”

À Paris, pour tenter de gérer l’anarchie, plusieurs mesures vont être mises en place dans les prochains mois, parmi lesquelles des amendes en cas de stationnement gênant ou de circulation sur les trottoirs, une redevance annuelle pour les opérateurs et la signature d’une charte de bonne conduite. Mais aussi, des espaces de parking dédiés ou encore un encadrement social pour les employés du secteur.

Giuliano Ferrara, *Il Foglio* (Milan) / *Courrier international* 06/06/2019

Que Dieu nous préserve des trottinettes !

Alors qu'Anne Hidalgo vient d'annoncer l'interdiction de stationnement des trottinettes sur les trottoirs, il y a trois semaines, déjà, un éditorialiste du journal italien *Il Foglio* s'insurgeait contre la prolifération de ces engins dans la capitale française.

Paris ne vit plus sans trottinettes. Ces engins pullulent. Ils se multiplient à vue d'œil. Ils forment un phénomène, un phénomène nouveau, fatal et apprécié des foules – une mode boulevardière en somme. Ils filent dans les rues, sur les trottoirs, les pistes cyclables. Ils sont pilotés par des jeunes et des moins jeunes, des filles les cheveux au vent et le sac au dos, des employés le cartable au pied, des étudiants, des *bobos** et des honnêtes travailleurs, des enseignants, banquiers, *intellos** et glandeurs.

La trottinette reflète la *mixité sociale** et la diversité ethnique – il y en a pour tout le monde. On prend un abonnement, on s'en procure à bon prix auprès de sociétés de l'économie collaborative, on en attrape en vitesse à chaque coin de rue, des trottinettes renversées sur le trottoir, posées contre un réverbère, en équilibre instable contre un mur ou la balustrade d'un pont, et même, quoique plus rarement, bien droites, en appui sur leur béquille, pour faire avec des trajets courts, moyens ou longs, de jour comme de nuit.

Les trottinettes sont un statut, un signe d'esprit enfantin et espiègle

À la fin du voyage, on les jette par terre, on s'en débarrasse comme d'un déchet urbain dans une décharge, dans ce gigantesque parking universel, sans limites ni règles, qu'est la ville. Les trottinettes sont naturellement un peuple encombrant, comme tout désormais elles sont un peuple, mais elles sont aussi un statut, une marque de distinction, de choix personnel, un signe de légèreté, de durabilité, d'écologie à son dernier degré, de flexibilité sans pareille, d'esprit enfantin et espiègle.

À mes yeux, la trottinette est un désastre agaçant, un obstacle, un danger public, une obsession pour le piéton et une source d'angoisse pour qui la voit se faufiler au milieu des massives voitures en tôle, des bus, fourgonnettes et autres véhicules imposants, au milieu des motos et des scooters qui ne les voient pas, les repèrent avec difficulté, et souvent les accrochent avec leur pare-chocs chromé, les heurtent, et il en naît des chutes catastrophiques, des bagarres, des échanges d'insultes, des petits litiges civils et incivils entre le diéseliste de base et le trottinettiste qui vague, rêveur.

La circulation à Paris, c'est comme ça, me direz-vous, et même les bicyclettes ont leur part dans ce foutoir, mais en comparaison de la trottinette, le vélo est un cheval d'il y a deux siècles, il a son code archaïque, on monte dessus et on en descend – des mouvements complexes à leur manière –, on l'enfourche et on le conduit en fournissant un effort physique, en mobilisant une technique et des réflexes, en étant attentif aux circonstances et à la circulation. La trottinette est moderniste, cubiste, avec son angle plus ou moins droit, elle est minimaliste. Elle fascine, bien sûr, elle est un vieux souvenir d'enfance. Mais pour le piéton, elle est intrusive, importune. Évidemment, on la trouve pratique au-delà de ses défauts.

Rome ne sera pas conquise

À Paris, le doute plane. Il y a ceux qui voudraient éradiquer cette créature comme on éradique une invasion de sauterelles, qui voient en elle une saleté qui sème le chaos, un dangereux instrument à la fois d'individualisme et de massification dont on pourrait peut-être se passer, un engin de malheur qui doit de toute façon être réglementé, parce que ça ne peut pas continuer comme ça. Ils ont leurs raisons.

Ils devraient venir à Rome, où, à la place de boulevards, nous avons des rues en ruine criblées de trous, et des glissades incontrôlées sur les pavés. Cette soudaine décision d'attraper, de propulser d'un mouvement de pied, de lancer à l'assaut d'une côte un machin pareil, une machine si ridicule, pour ensuite l'abandonner à l'incurie de la rue au milieu des flots de piétons : voilà une toquade qu'une ville comme Rome ne pourrait pas avoir. Une ville privée de métro et d'escaliers roulants, brûlante et résonnante de bus qui ressemblent à de grosses roulottes pestilentielles et chancelantes, oppressée par de titanesques autocars et de lourdes fourgonnettes, bosselée et crasseuse comme la nôtre ne peut pas songer à un tel engin, probablement pour notre bien commun. Il ne nous manquerait plus que la trottinette !

Mélanie Geelkens, *Le Vif/L'Express* n°3392 (08/07/2016), p.38-39.

Boire, hier comme aujourd'hui

Depuis que le monde est monde (ou presque), l'homme boit. Du vin, de la bière, des spiritueux, selon les époques. Pour remplacer l'eau polluée, pour oublier sa chienne de vie, pour se divertir, selon les siècles. Avec une constante historique : de tout temps, l'excès a semblé suspect.

Qui a eu cette idée folle, un jour, d'inventer l'alcool ? Hélas, l'histoire n'a pas retenu le nom du Charlemagne de la bibine. Point de personnalité à sanctifier ou à blâmer. Sauf peut-être à chercher du côté d'un anonyme ancêtre qui, plus de 7000 ans avant Jésus-Christ, a ingurgité des baies ou des fruits pourris ayant commencé à fermenter. Quoi qu'il en soit, depuis ce jour-là, l'être humain n'a plus jamais arrêté de boire.

« Pour certains, cette découverte a créé de nouvelles possibilités de se soigner et de se faire plaisir. [...] À l'inverse, d'autres ont trouvé que, depuis que l'alcool a fait son apparition, l'histoire de l'humanité a pris des allures de longue gueule de bois », écrit l'historien canadien Rod Philips, auteur d'*Une histoire de l'alcool* (1). Cet ouvrage – l'un des rares à se pencher sur le sujet – démontre comment la boisson a été, de tout temps et simultanément, tant adorée que détestée.

Déjà durant l'Antiquité, des témoignages distinguaient l'acceptable consommation modérée de la déplorable saoulerie. À l'époque, le choix était limité : beaucoup de bière, un peu de vin. La première pour le peuple, le second pour les élites. Surtout du temps des Grecs et des Romains. Seul le jus de raisin trouvait grâce à leur estime de peuple civilisé. Les Grecs ont même inventé les premières soirées avinées : les symposiums, où les convives mangeaient, buvaient, se divertissaient. Parfois dans le but de discuter art et politique, parfois pour finir par coucher avec des prostituées. Ou avec les serveurs. Mais gare à l'ébriété, déjà décriée. Le vin (coupé à l'eau et épicé) devait être dosé pour provoquer une atmosphère conviviale, point pour assommer les invités.

Les femmes avaient rarement le droit de picoler. Car cela encourageait, paraît-il, l'adultère. Cela ne les empêchait pas de tremper leurs lèvres. Comme les enfants, d'ailleurs. Il fut un temps où on n'était pas si regardant, on s'y mettait (très) jeune. Puis, mieux valait ingurgiter du vin que de l'eau. Tellement polluée que tous préféraient s'en passer. Sans oublier que le christianisme avait fini par donner sa bénédiction. Pour son premier miracle, Jésus n'avait-il pas transformé l'eau en vin ? Les monastères ne furent-ils pas les plus grands développeurs de vignobles et les inventeurs du brassage à grande échelle ?

Tout était en germe pour qu'au Moyen Âge, l'alcool devienne un commerce, en même temps que la naissance des villes. Parqués dans de petits logements, les habitants ne pouvaient plus fabriquer eux-mêmes. Les producteurs d'antan sont devenus de simples consommateurs. Assidus. Quitte, parfois, à être payés en boissons plutôt qu'en salaire. Voire à passer tout leur temps dans les tavernes qui se multipliaient. Rien d'étonnant à ce que l'ébriété ait commencé à devenir un problème de société.

Comme en écho, les premiers discours appelant à la modération se firent entendre. Puisque l'Église était (accusée d'être) laxiste – les récits d'hommes de Dieu pétés comme des coings ne manquaient pas –, le protestantisme voulait remettre de l'ordre. C'était sans compter sur l'apparition des spiritueux distillés ; dès le XII^e siècle. Au départ, ceux-ci étaient censés être réservés à des fins médicales. Mais progressivement, et surtout à partir du XVI^e siècle, whisky, gin, eau-de-vie et compagnie s'incrustèrent dans la vie quotidienne. Surtout celle des pauvres. Provoquant l'inquiétude des riches qui, pourtant, levaient eux aussi le coude. Taxes, interdictions, limitations des points de vente et de consommation... Le début des réglementations publiques. La gnôle permettait toutefois de contrer la faim. Et de « s'accorder du plaisir dans une vie qui en offrait fort peu », selon Rod Philips.

Pompier pyromanes

Parallèlement, les Européens entamèrent leur conquête du monde... et leur exportation massive d'alcool. En Amérique, Afrique et Asie, la plupart des peuples connaissaient déjà. Mais les colons étaient bien décidés à les abreuver. Parce que cela leur servait de monnaie d'échange pour acquérir de l'or, des pierres, des matériaux, des faveurs sexuelles, des esclaves. Parce que cela leur permettait, à l'occasion, de signer des accords que les chefs de tribus, sobres, n'auraient jamais acceptés. La vente

outré-mer rapportait gros. Toutefois, tels des pompiers pyromanes, certains commencèrent à s'inquiéter du niveau de consommation élevé dans leurs colonies. Et sifflèrent, parfois, la fin de la beuverie.

Sur le Vieux Continent aussi, les inquiétudes grandissaient. Plus que jamais, l'alcool était accusé de tous les maux : maladies, morts, familles ruinées, suicides, divorces, folie, criminalité, prostitution. Les bienfaits médicaux devenaient de plus en plus contestés. Plutôt que l'interdiction, les autorités tentèrent d'abord la modération. En offrant une alternative : l'eau potable, via la construction de vastes réseaux urbains de distribution au XIX^e siècle.

Noble effort. Insuffisant. On ne se débarrasse pas de siècles d'alcool du jour au lendemain. Sauf en l'interdisant, purement et simplement. Comme en Russie, en Finlande, en Scandinavie, au Canada... Et aux États-Unis, of course. Ah ! ce rêve américain d'une nation en meilleure santé, plus riche (boire, ça coûte), plus sage... Tant pis pour la chute des recettes fiscales, de l'économie, de l'emploi. L'expérience a surtout mené à la contrebande, la mafia, la désobéissance. Les citoyens bravaient la loi pour se rendre dans des bars clandestins. Y compris les femmes, qui jusque-là ne s'enivraient que dans l'intimité du foyer.

Au bout de quatorze ans, les États-Unis firent marche arrière en 1933, poussés dans le dos par la Grande Dépression. Paradoxalement, la prohibition américaine a préfacé la consommation actuelle : asexuée, festive, « cocktailisée » (c'est à cette époque que les premiers mélanges furent testés), vecteur de sociabilité. Petit à petit, les autorités ont renoncé à trop s'en mêler. Que boive le peuple ! Sauf lorsqu'il s'agit d'évoquer les dangers de l'alcoolisme, de la conduite en état d'ébriété et de la « biture express ». Modération acceptable, saoulerie déplorable. Depuis l'Antiquité, finalement, rien n'a changé.

(1) Rod Philips, *Une histoire de l'alcool*, traduit de l'anglais par Jude Des Chênes, éd. Presses de l'Université de Laval, 2015, 463 p.

Activités

1/

Retracez les évolutions les plus importantes de l'histoire de l'alcool pour une époque au choix :

- l'Antiquité (§3-4)
- le Moyen Âge (§5-6)
- 16^e-18^e siècles (§6-7)
- 19^e-20^e siècles (§8-10)

Expliquez **en vos propres mots** !

2/

Examinez l'organisation du texte.

- Selon quels principes est-il structuré ?
- Quels sont les éléments qui en assurent la cohérence ?

Organiser des informations / Structurer un discours

Dans la tradition française, lorsqu'il s'agit d'exposer ou de démontrer quelque chose à l'écrit ou à l'oral, on a toujours recours à un plan (une structure) pour ordonner sa pensée. Il existe différents types de plans, selon le sujet ou la matière à développer. Il est possible de combiner ces différents plans ou d'en altérer légèrement la structure.

Le plan dialectique	Il consiste à définir une problématique (généralement un sujet polémique) et à la développer en trois parties : thèse, antithèse et synthèse.
Le plan analytique	Après avoir constaté une réalité, on en étudie les causes et les conséquences pour apporter des solutions au problème posé ou pour ouvrir sur des perspectives qu'il offre.
Le plan chronologique	Il consiste à suivre l'ordre de déroulement d'un phénomène dans le temps : dans le passé, au présent et dans l'avenir.
Le plan thématique	Il consiste à étudier un sujet ou une réalité sous ses différents angles (p.ex. les aspects géographiques, historiques, culturels, financiers, sociaux, politiques, économiques,... d'une question déterminée), sans pour autant établir de hiérarchie entre les parties.
Le plan entonnoir ou entonnoir inversé	L'un (déductif) va du général au particulier ; l'autre (inductif) part de cas particuliers pour ensuite généraliser.

Activité

Quel plan utiliseriez-vous pour traiter les sujets suivants ? Pourquoi ?

1. Les relations franco-allemandes depuis 1945.
2. Est-ce que la publicité peut être considérée comme de l'art ?
3. L'habit ne fait pas le moine !? Quelle est l'importance des apparences extérieures aujourd'hui ?
4. L'influence de la mondialisation sur nos vies quotidiennes.
5. Quelle image la France a-t-elle dans le reste du monde ?
6. La cyberintimidation / le cyberharcèlement chez les adolescents.

Belinda Mathieu | *Télérama* (www.telerama.fr) | 01/06/2017

Entretien avec Sidi Larbi Cherkaoui :

« Je suis arabe, blanc, homosexuel et végétalien. Quoi que je fasse, c'est politique »

Le danseur et chorégraphe contemporain nous parle de sa pièce *Icon*, une critique subtile des icônes du monde moderne qui dénonce le matérialisme de notre société.

À 40 ans, Sidi Larbi Cherkaoui a déjà fait ses preuves. Primé par le Barclay Theatre Award en 2000 et le prix Nijinski en tant que chorégraphe émergent (2002), le danseur contemporain sortait du lot grâce à un style qui mêle fluidité et poésie. Au fil des années, le Belge a nourri ses créations de nombreuses collaborations. En 2008, il danse avec des moines Shaolin dans *Sutra*, puis il invite la danseuse chinoise Yabin Wang pour *Genesis* en 2014 et deux ans plus tard, convoque des danseurs appartenant aux univers du cirque, du flamenco et du hip-hop dans *Fractus V*. Cette curiosité a sûrement été un remède pour éviter à son art de se figer, tant au niveau gestuel, que dans son propos. Tel *Genesis*, qui mettait en lumière l'aseptisation et l'uniformisation du monde contemporain et *Fractus V* qui dévoilait l'impact de la propagande politique et sociale sur les êtres humains, la plupart de ses créations tendent à refléter le monde d'aujourd'hui, en dénonçant ses travers.

La dernière en date, *Icon*, marie l'univers beau et liquide de sa compagnie, Eastman, à celui, plus décalé, du groupe de danseurs nordiques de l'Opéra de Göteborg, dont l'esthétique tranche radicalement avec celui du ballet. Il y convoque également le plasticien Antony Gormley, un habitué de son travail (il a collaboré avec lui pour *Zero degrees*, *Sutra* et *Noetic*). Avec lui, il a conçu la mise en scène de l'argile dans *Icon*, qui fait office à la fois de décor, d'accessoire et de costume. Foulée et manipulée en permanence par les interprètes, elle forme plusieurs tableaux quasi bibliques, qui renvoient au titre du spectacle. Alors, délire théologique, fable philosophique ou critique sociétale ? On a parlé avec Sidi Larbi Cherkaoui, pour comprendre.

L'argile est au cœur de votre dernière création, *Icon*. Pourquoi avoir choisi cet élément ?

Je l'ai choisi car elle parle bien de notre société, de notre planète, de notre vie et de qui nous sommes. L'argile est une matière très lourde, qui demande beaucoup d'efforts. C'est quelque chose de très dur à modeler et, en même temps, de très fragile à garder dans une forme donnée, car elle s'effrite très facilement. Elle donne le sentiment que rien n'est permanent. Quand on parvient à créer quelque chose à partir d'argile, ça finit toujours par se dissoudre lentement. Je pense que c'est à l'image de la société dans laquelle nous vivons.

Les danseurs manipulent beaucoup l'argile et s'en font même des masques. Etait-ce fastidieux pour eux de bouger avec ?

Danser avec de l'argile, c'est très difficile en effet. Elle entrave les mouvements et par conséquent, elle impacte la danse. J'ai voulu introduire cet obstacle physique dans mon spectacle, qui s'oppose à l'approche du mouvement que j'avais dans *Fractus V*, ma précédente création qui était beaucoup plus axée sur des courbes, des lignes et de cercles.

Mettre en avant l'argile, est-ce une volonté de revenir à quelque chose de primaire ?

Même si j'aime beaucoup la technologie, il y a en moi un rebelle, qui veut se connecter au sol et au vivant. La difficulté à modeler l'argile évoque le labeur du travail, que je trouve très beau à regarder. Je suis fasciné par l'agriculture, les saisons, le temps nécessaire pour produire quelque chose de comestible et la force qu'on doit déployer pour travailler la terre. Aujourd'hui, nous sommes très loin de l'être humain primaire et de son développement. Dans notre monde contemporain, tout est fait pour que nous n'ayons aucun poids et ce que nous portons de plus lourd, c'est notre sac à dos. Nous sommes tous cachés derrière nos ordinateurs, nous sommes devenus des êtres de théorie. C'est peut-être pour cela que j'essaie de valoriser un aspect pratique dans mes spectacles.

Il y a également une chanteuse et un groupe sur scène. Quelle était la place de la musique dans cette création ?

Elle est primordiale, j'ai travaillé avec la compositrice et chanteuse japonaise Anna Sato, dont l'univers complexe et polyphonique me fascine. La polyphonie permet de créer une unité à travers la diversité, que ce soit dans la musique ou dans la danse, par exemple grâce à des danseurs qui ont des gestuelles différentes, mais qui forment un ensemble. De la même manière, j'aime associer des registres, comme l'obscur et le populaire. Anna Sato, qui est originaire de l'île d'Amami-Oshima en marge de l'archipel et où le christianisme est majoritaire, compose une musique totalement en marge de la culture dominante au Japon. Et à l'inverse, j'ai choisi de diffuser un morceau de la chanteuse Sia. J'aime faire ce va-et-vient entre des choses très connues et plus cachées. Elles se connectent les unes aux autres, car le populaire se nourrit de l'underground en permanence. C'est ce qui m'a frappé lorsque j'ai collaboré avec Beyoncé, qui est très en phase avec l'art contemporain.

Icon, le titre de la pièce, évoque immédiatement la religion. En quoi cette dimension s'exprime-t-elle dans le spectacle ?

Je n'ai pas abordé la religion dans le sens où on pourrait l'entendre. J'ai voulu explorer l'animisme et montrer à quel point nous croyons et valorisons les objets dans notre société : notre iPhone, notre ordinateur, nos bijoux... Nous sommes dans une époque très matérialiste. C'est absurde de dire que l'on croit en tel ou tel dieu, alors que le matérialisme et le capitalisme sont ce qu'il y a de plus présent et de concret dans nos vies. Vouloir toujours plus, acquérir des objets, constamment prendre... voilà la tendance de l'être humain sur la planète en ce moment.

Est-ce une critique de notre société ?

Mettre en scène l'argile, un élément qui vient du sol, est un moyen de montrer qu'à force de puiser dans la terre, on finit par l'épuiser. Nous arrachons à la planète de plus en plus de ses ressources. L'être humain a une tendance terrible à déformer les choses, à les prendre, à les formater comme il le souhaite, puis à les jeter... Je voulais également montrer que ces objets que l'on garde avec nous, que l'on transporte, avec lesquels on décore notre corps, nous pèsent beaucoup.

On peut dire qu'il y a une dimension politique dans votre travail ?

Je suis un arabe, blanc, homosexuel et végétalien. Je pourrais faire n'importe quoi, ce serait un acte politique. C'est forcément le cas quand on est relié à des minorités, d'une manière ou d'une autre. Mais ma réalité est double. D'un autre côté, je suis une majorité, car je suis un homme, blanc et européen. C'est très facile pour moi de bouger dans le monde. C'est plus difficile en tant que femme parfois. Je suis privilégié et c'est très important d'en être conscient. En ce sens, je suis très engagé politiquement. Toutefois, mon travail reste une expression de mes propres démons. Mes créations sont très personnelles, elles évoquent l'évolution de notre monde et aussi ma propre évolution. Par exemple, *Fractus V* était nécessaire pour moi, en tant que danseur et chorégraphe de 40 ans, car c'est plus complexe de danser quand on vieillit. Ce n'est pas comme les musiciens et les compositeurs qui continuent à travailler jusqu'à 90 ans.

Activités

1/ Expression écrite : paraphraser les idées d'un tiers

Lisez attentivement l'entretien avec Sidi Larbi Cherkaoui. Ensuite, en un texte de 100 à 300 mots, expliquez pour quelles raisons l'artiste a voulu utiliser l'argile dans sa création *Icon*.

Attention : paraphraser implique que l'on reste fidèle aux idées d'une source déterminée, mais sans copier les expressions, donc en reformulant en ses propres mots !

2/ Expression orale. Choisissez une œuvre d'art que vous aimez : un film, une chanson ou un album, une pièce de théâtre, une sculpture, une exposition, une (série de) photo(s), etc. Présentez brièvement l'artiste et l'œuvre d'art, en expliquant pourquoi cette création vous fascine. Apportez une illustration (photo, image, reproduction) de l'œuvre d'art sélectionnée.

Attention : ne rédigez pas un texte suivi ; expliquez à partir de notes schématiques.

Sevin Rey, madame.lefigaro.fr, 14/09/2018

Happycratie, l'essai qui dénonce la tyrannie du bonheur

Interview.- Dans leur essai intitulé *Happycratie. Comment l'industrie du bonheur a pris le contrôle de nos vies*, Eva Illouz et Edgar Cabanas dénoncent l'injonction à être heureux quelles que soient les circonstances. Ainsi que sa récupération par les « marchands de bonheur ».

Faut-il boycotter le bonheur une bonne fois pour toutes ? Oui, répondent les auteurs de *Happycratie. Comment l'industrie du bonheur a pris le contrôle de nos vies* (1). Dans cet essai critique, la sociologue Eva Illouz et le docteur en psychologie Edgar Cabanas explorent les coulisses de la psychologie positive et la tyrannie du bonheur que celle-ci nous infligerait. Vendue par des coachs, des livres de développement personnel, des applications de téléphone ou des thérapies, la quête perpétuelle du bonheur ferait surtout celui d'une industrie et d'une vision individualiste de la société. Rencontre avec Edgar Cabanas, coauteur du livre choc de la rentrée.

Lefigaro.fr/madame.- Dans votre livre, vous donnez naissance à un nouveau terme, l'« happycratie ». De quoi s'agit-il exactement ?

Edgar Cabanas.- L'happycratie désigne l'injonction sociale et morale de rechercher à tout prix le bonheur personnel et la réalisation de soi dans toutes les sphères de notre vie, et ce par la consommation de « marchandises psychologiques » (*des livres, thérapies, applis, coaching, etc., NDLR*). Cette injonction permet d'exercer une nouvelle forme de pouvoir dans les entreprises et même dans l'armée. Elle se traduit, dans nos sociétés, par l'apparition de nouvelles stratégies d'influence, par des décisions politiques, et même une nouvelle forme de citoyenneté avec l'apparition de « psytoyens », pour qui la recherche du bonheur est une seconde nature, des obsessions individuelles et la mise en place d'une hiérarchie émotionnelle où les émotions négatives n'ont plus de place. Au travail, ce sont des techniques de management valorisant les employés les plus heureux.

À quoi ressemble le bonheur vendu par ceux que vous appelez « les apôtres de la psychologie positive » ?

Ce bonheur est seulement psychologique : il s'agit de nouvelles façons de s'organiser et d'organiser sa pensée pour apprécier les petites choses de la vie et transformer la pression et les événements négatifs en des opportunités. Pour légitimer son discours, la psychologie positive affirme, à tort, que ce bonheur est le même que celui d'Aristote. Chez les Grecs, il était lié à la vertu, au sens éthique et politique ; dans *l'happycratie*, c'est une vision très individualiste.

Quels sont les effets pervers de cette injonction au bonheur ?

Pour la psychologie positive, le bonheur n'est qu'une question de choix personnel et donc la souffrance l'est tout autant. En clair, si une personne souffre, c'est parce qu'elle n'a pas fait les bons choix pour arrêter de souffrir ou n'a pas été assez tenace pour surmonter les circonstances négatives. Ce discours extrêmement culpabilisant crée une pression sociale nous obligeant à toujours paraître amical, souriant, joyeux, etc. Aujourd'hui, affirmer être malheureux est très difficile car cela signifie que l'on n'a pas fait les bons choix, que l'on ne sait pas apprécier sa vie à sa juste valeur, ou encore qu'on ne profite pas de ce que l'on a. Par ailleurs, mettre le bonheur au centre de sa vie renforce le narcissisme et l'excès de confiance en soi. Le fait de surinvestir les moments positifs rend l'impact psychologique des moments difficiles beaucoup plus important.

Peut-on échapper à cette injonction ?

On ne peut pas y échapper parce que nous sommes des êtres sociaux, mais on peut être conscient des effets pervers de ce discours. On peut ne pas croire à l'efficacité des solutions rapides et simplistes que l'industrie du bonheur nous vend.

Vous dénoncez effectivement le manque de rigueur scientifique et la simplicité des solutions proposées. Comment expliquez-vous alors que certains continuent à y croire ?

Cela fonctionne parce que nous sommes dans une culture qui nous a fait comprendre depuis des décennies que les problèmes sociétaux pouvaient être résolus à un niveau individuel. Donc quand on trouve des solutions, les gens y croient et achètent. Ces techniques fonctionnent surtout chez ceux qui

sont déjà convaincus. Ne voyant pas d'autres issues à leurs situations, les individus redoublent d'efforts pour mettre en pratique ces conseils qui sont efficaces pour une courte durée seulement. Puis quand cela ne marche plus, il faut consommer un autre livre, puis encore un autre, etc.

Dans un contexte de crises multiples, l'idéologie du bonheur ne répond-elle pas à un véritable besoin ?

Dans une période d'incertitude où les individus se sentent démunis, l'idée selon laquelle il est plus simple de se changer soi-même plutôt que de modifier les circonstances est certes séduisante, mais cela masque la dimension sociale des problèmes. Par exemple, si l'on passe sa journée à faire plusieurs choses à la fois et à travailler de plus en plus dans des conditions difficiles, et que l'on nous promet que la solution à tout cela est de méditer 5 fois par semaine pendant 10 minutes, on achète. Et on oublie que beaucoup de personnes se retrouvent avec le même stress, le même burn-out que nous. C'est le fonctionnement du marché du travail qui est problématique et non les psychologies individuelles. À long terme, ces techniques ne sont pas des solutions mais une façon de supporter les causes structurelles de nos problèmes, au lieu de les combattre.

Quelle devrait-être, pour vous, la place du bonheur dans nos vies ?

Je pense que si on dépensait autant d'énergie à défendre la justice ou le savoir, la société fonctionnerait mieux. Si nous partageons les mêmes problèmes, nous devons partager les solutions. On ferait mieux de construire une meilleure version de notre société qu'une meilleure version de nous-mêmes.

(1) *Happycratie. Comment l'industrie du bonheur a pris le contrôle de nos vies*, Eva Illouz et Edgar Cabanas, Premier Parallèle, 21€.

Activité

Proposez des paraphrases pour les citations suivantes.

1. « mettre le bonheur au centre de sa vie renforce le narcissisme et l'excès de confiance en soi ».
2. « Le fait de surinvestir les moments positifs rend l'impact psychologique des moments difficiles beaucoup plus important ».
3. « nous sommes dans une culture qui nous a fait comprendre depuis des décennies que les problèmes sociétaux pouvaient être résolus à un niveau individuel ».
4. « l'idée selon laquelle il est plus simple de se changer soi-même plutôt que de modifier les circonstances est certes séduisante, mais cela masque la dimension sociale des problèmes ».
5. « ces techniques [comme la méditation] ne sont pas des solutions mais une façon de supporter les causes structurelles de nos problèmes, au lieu de les combattre ».
6. « On ferait mieux de construire une meilleure version de notre société qu'une meilleure version de nous-mêmes ».